

L'audace de l'appel

L'audace de l'appel à la suite du Père de Montfort ! Je voudrais méditer avec vous les récits évangéliques et les témoignages que nous venons d'entendre. En effet, Louis-Marie puise son audace apostolique dans le dynamisme même de l'Évangile. Nous avons entendu tout à l'heure l'appel des premiers disciples. Il vaut la peine de relever le verset qui précède : « Jésus partit pour la Galilée proclamer l'Évangile de Dieu ; il disait : 'Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Évangile' » (v. 15). Telle est la toute première prédication de Jésus selon saint Marc. Sous cet horizon de la première prédication, Jésus appelle aussitôt ses premiers disciples. Ainsi, la prédication de l'Évangile du règne de Dieu est l'horizon de tout appel. En d'autres termes, c'est la conscience vive de la mission qui pousse à appeler. Si l'Église appelle aujourd'hui, c'est au nom de son Seigneur et Maître dont elle a reçu mission. Nous avons entendu ce matin les derniers versets de l'évangile selon saint Matthieu : « Allez, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit... Et moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». Depuis le temps de Pâques, nous vivons sous le signe de l'envoi en mission. Pour le concile Vatican II, « de sa nature, l'Église, durant son pèlerinage sur terre, est missionnaire puisqu'elle-même tire son origine de la mission du Fils et de la mission du Saint Esprit selon le dessein de Dieu le Père.¹ » Remarquable formule : en effet, c'est en raison même de la confession de foi trinitaire et baptismale que l'Église est missionnaire. Nous comprenons alors pourquoi le pape François nous appelle à devenir des « disciples missionnaires.² »

Le Père de Montfort l'a merveilleusement compris. Pèlerin de l'Évangile, toute sa vie témoigne de la brûlure de l'apôtre ; toute sa vie est consacrée à la prédication : par la parole et par les actes. Alors qu'il est presque au terme de sa vie (septembre 1714), Louis-Marie répond à Jean-Baptiste Blain quand celui-ci lui exprime des reproches concernant sa conduite³. Il lui montre son Nouveau Testament et demande à son ancien condisciple à Rennes et Paris, devenu chanoine à Rouen, s'il trouve quelque chose à redire à ce que Jésus a pratiqué et enseigné et s'il peut lui montrer une vie plus semblable à la sienne et à celle de ses apôtres. Montfort ajoute : « Fais-je mal ? » Admirable question. Comme le rapporte Jean-Baptiste Blain, Montfort « n'avait point d'autre parti à prendre que celui de l'Évangile, et marcher sur les traces de Jésus Christ et de ses disciples ».

Je voudrais avec vous méditer sur son audace au cours de trois appels qu'il adresse à Poitiers : la bouleversante réponse de Marie-Louise ; la rencontre imprévue et décisive de Mathurin Rangeard ; l'admirable mission confiée à Jacques Goudeau.

¹ Décret *Ad gentes*, n° 2.

² Exhortation *Evangelii Gaudium*, n° 119-121.

³ J.-B. Blain, *Abrégé de la vie de Louis-Marie Grignon de Montfort* (1724), Rome, Centre International Montfortain, Documents et Recherches II, 1973, p. 185-186.

Un premier appel : la bouleversante réponse de Marie-Louise

La toute jeune Marie-Louise Trichet a entendu le témoignage de sa sœur Elisabeth qui lui parle d'un jeune prêtre qu'elle vient d'entendre prêcher. Elle la croit sur parole, elle lui fait confiance. Le dialogue entre les deux sœurs pousse Marie-Louise à se lever pour rejoindre l'hôpital général. L'Esprit Saint, le Maître de l'impossible, la pousse intérieurement à se confier à ce jeune prêtre qui vit auprès des pauvres et parcourt les bas quartiers de la ville de Poitiers, sur les bords du Clain. Elle lui rend visite à l'hôpital général, c'est-à-dire aux marges de la ville. Bouleversante rencontre qui oriente toute la vie de Marie-Louise. Habité « par la sagesse du Verbe incarnée, pour confondre la fausse sagesse des gens du monde, en établissant la folie de l'Évangile⁴ », le Père de Montfort met d'emblée Marie-Louise à l'école de Marie. Nous avons entendu la réponse de Louis-Marie quand elle arrive près de lui : « ce n'est pas votre sœur qui vous a dit de venir ici, c'est la sainte Vierge qui vous a envoyée.⁵ » Marie-Louise va devenir la première Fille de la Sagesse. Elle demeure seule pendant dix ans ! Remarquable fidélité en laquelle s'enracine l'arbre de la congrégation. Catherine Brunet la rejoindra, elles seront deux à Poitiers avant de partir à La Rochelle où les appelle le Père de Montfort. Il nous faut entendre encore une fois cette phrase si lumineuse que leur écrit Montfort pour les appeler à La Rochelle où il les attend : « Si on ne hasarde quelque chose pour Dieu, on ne fait rien de grand pour lui.⁶ ». En d'autres termes, si nous ne prenons pas de risque, nous n'avancions pas à la suite du Christ... Marie-Louise quitte son pays à la manière d'Abraham, elle apprend à aimer sans frontières.

Elles sont donc deux – Marie-Louise et Catherine – comme les deux premiers disciples, Simon et son frère André. L'Église naît toujours dans la pauvreté et la fragilité des commencements. Jésus fait de pêcheurs de poissons des pêcheurs d'hommes. Cette transposition symbolique indique le renoncement à leur vie antérieure comme chemin d'accomplissement de l'appel divin. Tel est le paradoxe évangélique : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perd sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera » (Mc 8, 34-35). Ce paradoxe est au cœur du témoignage évangélique et montfortain quand la tentation du nombre ou de la puissance nous guette. L'enjeu pour l'Église n'est pas d'abord de faire nombre mais de faire signe du Seigneur Jésus qui appelle. Notre témoignage n'est pas centré sur nous-même, il renvoie à plus grand que nous. L'appel des premiers disciples, comme l'appel de Marie-Louise et de sa première compagne, n'obéit pas à une logique de nombre mais d'abord à une logique de signification. Pourquoi sommes-nous si souvent obsédés par les chiffres ? Nous devons nous souvenir de la prière de Judith, du cri qu'elle adresse à Dieu : « Ce n'est pas dans le nombre que réside ta force, Seigneur, ni ton pouvoir en des hommes vigoureux. Mais tu es le Dieu des humbles, secours des opprimés, protecteur des faibles, refuge des délaissés, sauveur des désespérés » (Jdt 9, 11). La leçon est d'importance : il nous faut revenir régulièrement au récit des commencements parce qu'il n'est pas d'avenir sans mémoire. Les commencements nous éclairent sur la pédagogie divine

⁴ Ch. Besnard, *La vie de la sœur Marie-Louise de Jésus, première supérieure des Filles de la Sagesse (1759)*, Rome, Centre International Montfortain, Documents et Recherches VII, 1985, p. 48.

⁵ *Ibid.*, p. 18.

⁶ « Lettre 27 », *Œuvres complètes*, Paris, éd. du Seuil, 1966, p. 67.

à notre égard ; ils nous gardent des tentations qui toujours nous guettent sous mille formes déguisées. Il y a ici une double tentation. Nous devons nous garder tout d'abord de la facilité. La tentation, c'est de croire que l'on peut avancer à la suite du Christ sans mener « le bon combat sans lequel le bien n'a aucun charme » (saint Irénée) : il nous faut assumer le prix de la grâce ; un effort et une ascèse de vie s'avèrent nécessaires. La seconde tentation, c'est de céder à la fatalité, comme si l'histoire n'était que la lente et inexorable dégradation de ce qui était : cette tentation conduit à baisser les bras et à se décourager. Nous n'accédons jamais à nous-même et à notre vocation chrétienne quand nous cédon à la facilité ou à la fatalité. Le Père de Montfort se garde remarquablement de ces deux tentations. Il trace son chemin sous l'inspiration divine ; il fait confiance à la Providence. C'est ce que nous exprimons dans la prière du Notre Père : « Donne-nous notre pain de ce jour ». Nous sommes dans la main de Père. Encore un mot pour Marie-Louise. Elle a été baptisée dans la petite église Saint-Etienne (quelques mètres du chevet de la magnifique collégiale Notre-Dame-la-Grande). Cette église Saint-Etienne n'existe plus aujourd'hui, seule demeure la porte d'entrée. Mais le baptême de Marie-Louise continue de porter du fruit : elle a su le faire fructifier puisqu'aujourd'hui encore les Filles de la Sagesse poursuivent leur témoignage au-delà des frontières. Lorsque nous sommes tentés de douter, nous pouvons nous appuyer sur la promesse de Jésus à ses premiers disciples : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». Nous avons cette assurance intérieure qu'en toute chose le Christ nous précède.

Un deuxième appel : la rencontre imprévue et décisive de Mathurin Rangeard

Dans la Galilée des nations, Jésus parcourt non seulement les bords du lac où il a appelé ses premiers disciples, mais aussi les villes et les villages. Alors qu'il vient de sortir à nouveau, il remarque un publicain – un collecteur d'impôts – du nom de Lévi. D'emblée il lui fait signe, il l'appelle : « Suis-moi » (Lc 5, 28). Ce qui surprend, c'est que Lévi se lève et se mette à le suivre sans poser de questions ! Il se lève, c'est un verbe de résurrection qu'utilise ici l'évangéliste saint Luc. La parole de Jésus met debout le publicain. La parole d'invitation de Jésus fait naître dans ce publicain un cœur de disciple ; il rejoint les premiers compagnons de route de Jésus. La parole d'appel suscite un passage à l'acte, elle ouvre un chemin de vie. La radicalité de la réponse nous étonne : « Quittant tout ». Le collecteur d'impôts laisse ses biens parce qu'il vient de découvrir un trésor. Sa vie est transformée. Ainsi en est-il de Mathurin Rangeard. Alors qu'il passe par hasard dans la chapelle des Pénitentes à Poitiers pour prier, il croise la route du Père de Montfort. Rencontre imprévue et combien décisive ! Sous mode d'une inspiration – comme pour Marie-Louise – Montfort l'appelle à le suivre. Mathurin fait confiance et devient le premier compagnon du Père de Montfort. Il demeure auprès de lui jusqu'à sa mort ; puis il continue auprès des premiers missionnaires montfortains. Serviteur bon et fidèle, il seconde Montfort dans l'organisation des missions, il assure la catéchèse et l'école auprès des enfants. Heureux témoignage des commencements : le Père de Montfort a besoin de compagnons de route pour mener à bien sa mission. De la même manière que Jésus est accompagné par les Douze, par les disciples et quelques femmes, de la même manière nous comprenons qu'aucun de nous ne peut aller au bout de sa vocation seul. Le Père de Montfort fait cette même expérience : nous avons besoin les uns des autres pour répondre à l'appel du Christ. Tout appel s'inscrit dans une communauté de foi. Nul

d'entre nous n'est une île. Cette inscription dans une communauté de disciples – l'Eglise – nous garde de la tentation de la suffisance et de l'orgueil : ce n'est pas nous qui portons l'Evangile, mais c'est avant tout l'Evangile qui nous porte et nous engendre. Nous sommes précédés sur la route, nous sommes portés par un appel qui outrepassa toute mesure humaine. Nous nous inscrivons ainsi dans une chaîne de témoins. Nous ne sommes pas propriétaires de notre vocation mais d'humbles serviteurs dans la vigne du Seigneur. C'est ainsi que vit Mathurin tout au long de son existence.

Un troisième appel : l'admirable mission confiée à Jacques Goudeau

Quand le Seigneur appelle, c'est toujours en vue de la mission. C'est ainsi que Jésus envoie les Douze proclamer le règne de Dieu (cf. Lc 9, 1-2). Le Père de Montfort avance à tâtons, seule manière de tracer des chemins nouveaux. C'est en périphérie de la cité de Poitiers qu'il échafaude sa méthode missionnaire. Le quartier de Montbernage a la réputation d'un lieu mal famé ; c'est le fief des cabarets et des danses ; c'est un lieu de rendez-vous pour la jeunesse des bas-quartiers. Il acquiert une grange utilisée comme salle de bal : « La grange de la bergerie ». Il en fait une modeste chapelle avec quelques habitants du quartier. La « croix rouge » est plantée en fin de mission. Elle rappelle le grand vitrail de la cathédrale et le poème composé par Venance Fortunat pour l'arrivée de la relique de la Croix : le *Vexilla Regis*. Il s'agit maintenant de prolonger cette première mission pour qu'elle porte du fruit. Dans la petite chapelle, devant la statue de « Marie, reine des cœurs », le Père de Montfort désire que le chapelet soit médité tous les dimanches et jours de fête. Jacques Goudeau, un maître tisserand, est appelé. Il accepte d'animer cette prière du quartier. Il le fera pendant 40 ans. Admirable témoignage de fidélité des laïcs, remarquable témoignage de proximité à hauteur de visage des habitants de son quartier. Nul d'entre nous n'a la mesure de sa propre fidélité. Aucune vie n'est stérile, chacun de nous a quelque chose à donner pour le bien de tous. C'est ce qu'écrivit Montfort dans sa lettre aux habitants de Montbernage au moment de partir à pied à Rome au mois de mars 1706. Il les encourage à vivre selon les promesses du baptême, à être un exemple pour toute la ville. Il ne suffit pas de vivre un temps fort aussi beau soit-il. Il s'agit de l'inscrire dans la chair de notre histoire et d'avancer dans l'humble fidélité de chaque jour. Jacques Goudeau demeure une belle figure de la prière et de la charité dans le quartier de Montbernage. Selon la parole de Jésus, « quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18, 20). Ainsi naît l'Eglise de jour en jour. Aujourd'hui, quatre religieuses vietnamiennes – les Amantes de la Croix, congrégation fondée voici 350 ans dès l'arrivée des Missions étrangères de Paris au Tonkin – habitent en ce lieu. A la suite du témoignage de Montfort, le sang des martyrs continue d'être une semence de chrétiens. Du diocèse de Poitiers, deux saints martyrs ont versé leur sang au Vietnam : Jean-Charles Cornay, premier martyr français du Tonkin va à la mort en chantant le *Salve Regina* et quelques années plus tard, Théophile Vénard va à la mort en chantant le *Magnificat*.

Un triple témoignage qui inspire notre temps

C'est un triple témoignage que nous recueillons. Disons-le clairement : Appeler, c'est susciter des libertés humaines à la suite du Christ ! Appeler, c'est faire naître un courant de sainteté dans l'Eglise ! Appeler, c'est faire preuve de charité à l'égard de nos frères et sœurs

en humanité ! Comment ne pas rendre grâce à Dieu pour les tâtonnements du Père de Montfort dans la cité poitevine ? Là prennent racine les premières semences de la famille montfortaine. « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12, 24). La parole du Père de Montfort est tombée dans les cœurs à Poitiers ; il achève ici à Saint-Laurent-sur-Sèvre sa course apostolique. Avec la bienheureuse Marie-Louise de Jésus, le frère Mathurin et Jacques Goudeau, nous voyons des libertés humaines se lever à la suite du Christ ; nous devenons les héritiers d'une lignée de sainteté ; notre cœur s'élargit aux dimensions du monde car l'amour du Christ nous presse.

Aujourd'hui, notre responsabilité consiste à semer à pleines mains, sans compter. La récolte est l'affaire de Dieu. Semer demande de se tenir à hauteur d'Évangile. Homme de rencontre, le Père de Montfort appelle Marie-Louise avec qui prend visage la congrégation naissante des Filles de la Sagesse ; il appelle Mathurin, première figure de la petite compagnie qu'appelle de ses vœux Louis-Marie ; il sollicite Jacques Goudeau, exemple d'un laïc qui assume sa vocation baptismale et anime fidèlement la communauté de son quartier. Diversité des appels, diversité des vocations qui font l'Église. Alors que le Père de Montfort cherche sa voie et qu'il tâtonne, il avance en témoin de l'Évangile. L'Église avance par appel et par grâce. Dans la langue de l'évangile – la langue grecque – le mot « Église » est construit sur le verbe « appeler ». Il n'y a pas d'Église sans appel.

Homme de rencontre, Montfort est aussi un homme des marges. Dans les bas de la ville, auprès des pauvres et dans les quartiers délaissés, le long d'une rivière – le Clain – il lance des appels. L'histoire avance souvent par les marges. Le pape François nous invite à aller aux « périphéries existentielles ». Il ne s'agit donc pas de s'en tenir au connu, il ne s'agit pas non plus de s'en tenir aux seules habitudes, encore moins aux mondanités du monde, pour vivre l'audace apostolique que requiert notre temps. Oserons-nous, à la manière du Père de Montfort ? Il n'y a pas de chemins nouveaux si nous n'acceptons pas de tâtonner et de risquer... Aujourd'hui, la question n'est pas de savoir qui vient à l'église mais de savoir vers qui l'Église va : l'Évangile est pour tous, pour ceux et celles que nous laissons sur le bord de la route, pour ceux et celles qui attendent un regard, une parole, une main tendue. C'est une authentique culture de l'appel qu'il nous faut promouvoir aujourd'hui. Telle est la mission de l'Église. Le Père de Montfort est un merveilleux exemple de cette audace à laquelle nous sommes appelés. Quitter nos habitudes et nos timidités, c'est regarder toute personne rencontrée avec les yeux mêmes de Jésus qui toujours nous désire et nous espère.

Permettez-moi de terminer en reprenant une phrase de la *Prière embrasée* du Père de Montfort : « Qu'est-ce que je vous demande Seigneur ? Des gens toujours à votre main, toujours prêts à vous obéir, comme Samuel : 'Me voici' (1 Sm 3, 16), toujours prêts à courir et à tout souffrir avec vous et pour vous, comme les apôtres.⁷ »

Père Jean-Paul Russeil

Vicaire général – Poitiers

⁷ « Prière embrasée [10] », *Œuvres complètes*, p. 679.